C3-C4

Comme beaucoup de familles nombreuses, la famille de ma mère était une tribu, c’est-à-dire que ma grand-mère et ses enfants avaient la même façon de se comporter et de vivre leur condition d’ouvriers à demi ruraux, ce qui permettait de les reconnaître, […]. Ils criaient tous, hommes et femmes, en toutes circonstances. D’une gaieté exubérante, mais ombrageux, ils se fâchaient vite et « n’envoyaient pas dire » ce qu’ils avaient à dire. Par-dessus tout, l’orgueil de leur force de travail. Ils admettaient difficilement qu’on soit plus courageux qu’eux. Continuellement, aux limites qui les entouraient, ils opposaient la certitude d’être « quelqu’un ». D’où, peut-être, cette fureur qui les faisait se jeter sur tout, le travail, la nourriture, rire aux larmes et annoncer une heure après, « je vais me mettre dans la citerne ».

De tous, c’est ma mère qui avait le plus de violence et d’orgueil, une clairvoyance révoltée de sa position d’inférieure dans la société et le refus d’être seulement jugée sur celle-ci. L’une de ses réflexions fréquentes à propos des gens riches, « on les vaut bien ». C’était une belle blonde assez forte (« on m’aurait acheté ma santé ! »), aux yeux gris. Elle aimait lire tout ce qui lui tombait sous la main, chanter les chansons nouvelles, se farder, sortir en bande au cinéma, au théâtre […].

(Annie Ernaux : Une femme, dans Écrire la vie, Gallimard, 2011, p.564)